L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue des Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE MATIN, 30 JANVIER.

La Soirée Théâtrale.

LES DANICHEFF.

Donc déjà l'Odéon, restauré et illustré, venait de rouvrir ses portes lorsque M. Duquesnel fit venir son jeune secrétaire et lui posa à brûle pourpoint cette question :

—Comment vous appelez-vous ?

—George Boyer !

—Non, vous ne vous appelez plus George Boyer ; vous vous appelez Georges Boyard.

—Mais....

Pas d'observation ! Je vais jouer une pièce russe, je veux que tout dans la maison ait une couleur russe. Vous vous appelez désormais Georges Boyard et moi Duquesneloff.

M. Duquesneloff, pourtant, préparait sa première sans trop se presser.

A ceux qui lui demandaient de qu'il attendait, il répondait :

—J'attends qu'il gèle !

Le froid est venu enfin, et, avec lui, la pièce russe. Voilà de la couleur locale bien entendue. M. Duquesneloff a même été mieux servi qu'il ne le pensait, car non seulement il a gelé, mais il a neigé. Ah ! si l'on avait pu aller à l'Odéon en traîneau.

On m'affirme que l'intelligent directeur, pendant tout le temps qu'il s'est occupé de la pièce nouvelle, ne prenait plus que des bains russes.

Un jour, à une répétition, une scène mal sue ne faisait pas l'effet qu'on en attendait.

—Il y a là un froid, dit quelqu'un.

—S'il y a un froid, répliqua Damaskof, il faut l'y laisser.

* *

On sait que les premières de l'Odéon sont très suivies : elles ont comme une saveur particulière et nombre de gens ne se décident à passer la Neva,—pardon, la Seine,—que ce jour-là.

Ce soir, l'intérêt était bien plus grand encore que de coutume.

Il s'agissait de savoir le mot d'une sorte d'énigme donnée en pâture depuis quelque temps déjà, à la curiosité parisienne.

Il y avait autour des *Danicheff*, comme une atmosphère mystérieuse : on ne savait pas au juste quel était l'auteur de la pièce—ni surtout qui serait nommé.

La chronique racontait que le manuscrit avait été déposé, un certain jour, chez Alexandre Dumas, (qui devrait avoir devant sa porte un tour pour les manuscrits, comme il y en avait un jadis, pour les *Enfants-trouvés*) par une main inconnue.

Qui n'a pas dit son nom, et qu'on n'a pas revue....

Cette même chronique ajoutait qu'Alexandre Dumas s'était pris d'affection pour l'enfant, l'avait élevé à la brochette, s'en était déclaré le père adoptif et l'avait ensuite porté à l'Odéon, où M. Duquesnel lui avait dit à peu près ceci :

—Vous ne voulez pas me nommer le père, cela n'est bien légal, le nom du parrain me suffit.—Et puis la position d'un directeur qui ne connaît pas l'auteur dont il répète la pièce, me sourit beaucoup, elle est originale : c'est comme qui dirait un gendre qui n'a pas de belle-mère !

D'autre part, Anastasie, la dame aux coups de ciseaux, s'était mêlée de l'affaire. Elle avait cru voir dans la pièce une série de portraits, dont les originaux auraient pu se fâcher,—qui sait si elle n'avait pas vu juste !—On eût volontiers donné à tout cela l'importance d'un incident diplomatique, si quelques coupures adroites, opérées par l'habile chirurgien que vous savez, n'avaient suffi pour apaiser le débat et calmer les susceptibilités ombrageuses.

Vous voyez qu'il y avait là de quoi surexciter la curiosité du public.

Or, cette curiosité a-t-elle été satisfaite, et a-t-elle eu le mot de l'énigme ? Assurément non ; on ne sait pas plus qu'on l'a donné pour solution, un pseudonyme !!!

—Mesdames et messieurs, c'est vous dire M. Porel, la pièce que nous avons l'honneur de représenter devant vous est de M. Pierre Newsky.

Et on a répliqué à l'orchestre :

—Voilà une pièce qui ne manque pas de perspective !

* *

Il est vrai que, depuis quelques jours, certains chroniqueurs, violant ce qu'ils appellent un *secret de Polichinelle*, nomment l'envie, comme étant l'auteur de la pièce, un gentilhomme russe fort épris du théâtre, puisqu'il a épousé une artiste française de la troupe Michel—Mais en admettant même que cette supposition soit justifiée, nous n'avons pas, ce me semble, à nous montrer plus royalistes que le roi, et à nommer, d'office, qui veut rester dans l'ombre.

Ce qui nous semble bien plus intéressant à connaître, c'est la part de chacun, dans l'œuvre représentée.

Ici, libre carrière est laissée aux imaginations, et chacun peut s'écrier, non sans, en suivant les inspirations de sa conscience :

—Ceci est du Dumas!—ceci n'en est pas !

* *

Je parlais ici, il y a deux jours, à propos de *Bellerose*, de la recherche d'exactitude et de pittoresque à laquelle se livrent, depuis quelque temps, les directeurs parisiens.

On peut ajouter que c'est à l'Odéon que ce goût a pris naissance, et que c'est là surtout qu'il est curieux à étudier.

La mise en scène des *Danicheff* est irréprochable, d'une couleur et d'une exactitude merveilleuses, et ne le cède en rien à celles de *Louis XIV* et de *Philippe II*.

Or, cette mise en scène était très difficile et très compliquée dans sa simplicité, car il fallait reproduire une couleur locale qui n'est pour ainsi dire qu'une nuance.

Les Russes s'habillent et vivent à peu près comme nous, et l'une de leurs prétentions'est précisément qu'il ne paraisse aucune différence entre leurs mœurs et les nôtres.

La difficulté a été vaincue avec d'autant plus d'art, que la pièce vit dans des milieux très variés.

Le décor du premier acte—le salon-vestibule d'un château de Savoye—est très pittoresque, et le lever du rideau offre un tableau vraiment curieux :

On y trouve de tout, des chiens, des chats,—des vieilles filles,—un perroquet, une sorte d'arche de Noé.

Le second acte, qu'on pourrait intituler : Du Thé chez la princesse Walanoff est d'ailleurs tout autre. Le salon, tendu de satin bleu tendre, tout étincelant de lumières, tout respirant de luxe, avec sa serre aux plantes exotiques est d'un aspect vraisemblable d'une grande vérité.

On pourrait dire comme Mme de Tenoin, que la ménagerie y est au complet ; car, voici à côté de la maîtresse de la maison, la Rose élégante, la belle princesse Walanoff et ses amies la baronne Danzen et la jeune Nathalie, voici, dis-je, deux ou trois personnages spéciaux à la vie russe et qui font partie du mobilier, comme les cerces à la Louis-Seize ; Mme de Germain, la gouvernante française qui lève les tartines,—le *pianiste* à jet continu Linder, qui joue, s'arrête, et rejoue à volonté, selon que vous succédez à ceux qui n'éprouve pas le besoin d'entendre de la musique,—le docteur Konreff, qui dort toute la journée, au coin du feu, dans un fauteuil fabriqué, et se réveille que de loin en loin, pour soigner les vapeurs de la princesse, ou les apoplexies du vieux prince.

Le troisième acte nous transporte dans l'*Isba* du cocher Osip ; ici c'est la maison de bois du paysan aisé, avec son grand poêle de faïence, ses meubles rustiques, ses œufs de Pâques, son buis béni et ses images de Saint-Serge.

* *

Arrivons au chapitre des costumes. On s'attendait à ce point de vue nouvelle édition de la *Noce russe*, mais on se trompait.

Les costumes nationaux sont peu nombreux, car l'action se passe le plus souvent dans le grand monde où l'on porte l'habit noir, comme à Paris, et où l'élégance féminine est poussée dans ses dernières limites.—Les rares costumes nationaux des *Danicheff* ont été exécutés sur les indications et d'après les dessins d'Ad. Yvon, l'un des hommes qui connaissent le mieux la Russie moderne.

Quant aux toilettes des dames elles méritent mention particulière, à cause de leur richesse exquise et de leur cachet de distinction. On voit que tous les dieux et les déesses de la mode ont passé par là.

Mlle Antonine (la *princesse Lydia*), jolie comme un ange—non, comme un diable—sous sa perruque blonde, a deux toilettes merveilleuses, que nous recommandons aux dilettanti.

La première toilette de soirée, se compose d'une robe Louis XVI, à pans relevés et à revers, en satin blanc brodé de fleurs et d'ornements en velours bleu faisant relief—avec garniture de boutons en métal ciselé—nœuds de satin rouge—jupe de dessous en faille crême—bandeau en velours rouge pour coiffure, avec aigrette de plumes blanches.

La seconde toilette de voyage, même forme de robe, toujours du Louis XVI, mais plus courte, est en étoffe de soie fond vert avec écailles de satin vert plus clair, écharpe et garnitures en étoffe orientale.

—Boutons en nagre noir.—Pour coiffure un délicieux toquet garni de plumes de paon.

Mme E. Picard, elle, n'a pas moins de quatre toilettes, et quelles toilettes ! — C'est la plus élégante des douairières.

Première : robe de chambre en soie gauffrée, violet foncé, avec revers de soie mauve brodée de pensées en chenille, formant relief.—Garnitures en galpure d'Anvers.—La tête est enveloppée de guipures, comme celle de la *Vieille dame* de Chardin.

Deuxième : Robe de satin, marron foncé, garnie de point d'Angleterre—coiffure en velours bleu-ciel.

Troisième: Robe de soie, en velours nacarat, forme Louis PVI, dite à la *vénéable*, avec pans de dessous en faille nacarat plus foncé—coiffure en diadème de feuilles à la robe, avec baies en or.—La robe est bordée de martre zibeline.

Quatrième : Robe de voyage en drap gris-fer—formant pelisse à brandebourgs de soie de deux gris nattés—bordure en chinchilla—chapeau très élégant, en forme de capote pelisse à la vieille, en satin gris-fer et garni de chinchilla.

Citons aussi pour mémoires les toilettes très brillantes de Mmes Gravier et Eiram et les costumes très réussis de Mlle Hélène Petit.

* *

Parmi les jolis mots qui abondent dans la pièce :

—Ah ! s'écrie un vieux viveur sceptique, s'il fallait épouser toutes les femmes qu'on aime !.....on n'épouserait guère de mal à aimer celles qu'on épouse !

* *

Mais l'incident le plus important de la soirée, un incident dont la portée n'échappera à personne, c'est celui qui a été provoqué par une plume du comte Wladimir Danicheff.

On trouvera plus loin, au courrier des théâtres, le récit d'une chasse à l'ours, fait par un attaché d'ambassade français.

Le jeune Français a été sauvé par le comte russe, qui dit avec une grande simplicité :

"Ce que j'ai fait vous l'eussiez fait à ma "place. Une bête fauve attaque un Français, par derrière, un Russe le sauve. "Tant qu'il y aura des Français, des "Russes et des bêtes fauves, ce sera "comme ça !"

Ces paroles, qui ne s'appliquent pas seulement aux chasses à l'ours, ont été salluées par une triple salve d'applaudissements frénétiques.

Voilà la seule manifestation de la soirée, mais elle a été assez énergique que spontanée et unanime.

* *

Dialogues à la sortie : un *spectateur* à son voisin : dites-donc, savez-vous décidement le nom de l'auteur ?

Le voisin : Je ne sais pas de qui *était* la pièce, mais à présent, je sais de qui elle est.

Un autre : On ne dira pas que l'Odéon ne joue pas les inconnus, puisqu'on ne connaît pas l'auteur des *Danicheff* !

En terminant mes compliments à un artiste qui échappe à la critique de notre ami Vitu, et qui par la noblesse de sa tenue, la distinction de ses manières, a conquis tous les suffrages, nous voulons parler du beau lévrier de Sibérie, Djorcka, qui figure au premier acte.—On nous dit que ce magnifique animal appartient à une charmante comédienne de la Comédie-Française, transfuge de l'Odéon, et qu'il porte pour devise, sur son collier, ces deux mots :

Semper fidelis.

On a sous-entendu, sans doute, à son amitié.

UN MONSIEUR DE L'ORCHESTRE—*Figaro*.

FEUILLETON.

LE BEAU SOLIGNAC.

PAR JULES CLARETIE

DEUXIEME PARTIE.

V—Suite.

L'heure de Garchi, pour parler comme la mode, était de deux à quatre heures de l'après-midi, où la belle saison. Le soir, il était du *dernier bourgeois* d'aller chez Garchi avant neuf heures. Tout au contraire, le *suprême bon ton* voulait qu'on y rendît à minuit, en sortant de l'Opéra. Les jeunes gens qui, comme Saint-Clair, faisaient trois toilettes par jour, y paradaient avec leurs habits semblables à des sacs, les fantaisies en les cuisses collées sur les cuisses, un claque de deux pieds de hauteur et une longuette pendue au cou.

—Si je vous disais que je ne suis jamais venu ici, dit Louise de Farges à Solignac. Non vraiment, je ne connais point l'exacati ! C'est fort joli.

Solignac traversa un des salons éclatants de lumière, et, sous les lampes de cristal de roche aux lueurs tamisées, il chercha du regard une table disponible ; toutes les tables d'acajou et les chaises étrusques étaient prises.

Au moment où il jetait autour de lui ce coup-d'œil circulaire, la comtesse sentit que le bras du colonel avait légèrement tressailli.

—Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle encore.

La réponse de Solignac fut celle qu'il avait déjà donnée tout à l'heure :

—Rien ! dit-il.

Mais comme tout à l'heure aussi, sa réponse n'en était pas une.

C'était Agostino qu'il venait d'apercevoir encore, Agostino disparaissant dans le second salon, Agostino qu'il voyait et la comtesse traversaient le premier sous les regards curieux, étonnés ou admiratifs des habitués de Frascati.

La petite comtesse rendait çà et là un salut.

—Il est évident, soupçait Solignac, que cet homme nous suit !

—Peu importe, se dit-il, cette fois, je suis armé !

Il avait emporté avec lui une paire de pistolets assez faciles à dissimuler, même dans un vêtement de cérémonie et qui désormais ne le quittaient plus.

Dans le second salon, presque vide, Solignac s'assit en face de Louise de Farges, tandis que Florival et la baronne de Berruis prenaient place à leurs côtés.

Florival demanda un biscuit aux amandes et Mme de Berruis un punch au lait, tandis que le garçon suppliant à Mme de Farges combrien les nouvelles glaces, les glaces à l'abricot ou à la pêche jaune, et simulant la forme des fruits eux-mêmes, étaient succulentes.

Il n'y a que des Napolitains pour comprendre les frimas, dit Saint-Clair. Leur soleil les oblige à demander au Nord le secours de ses neiges !

Il sourit, comme s'il trouvait lui-même que sa phrase était suffisamment arrondie, mais il se tut tout à coup en remarquant le froncement de sourcil de Solignac.

—Le voilà jaloux, se dit Saint-Clair. A chacun ses avantages ; il a le gialve, sans doute, mais j'ai la lyre.

Florival se trompait. Solignac ne pensait guère à lui ! Il se demandait encore ce que pouvait venir faire Agostino rôdant autour de Louise.

Le garçon de Frascati revint demander à la comtesse et au colonel s'ils s'étaient "décidés pour quelque chose."

—En vérité, non, dit Louise.

—Les glaces ne vous plaisent-elles pas ? Désirez-vous une bavarroise ?

Solignac parut frappé de l'accent italien de ce garçon. Mais qu'y avait-il d'étonnant à ce que Frascati, comme chez Tortoni, Corazza ou Sabatino, on rencontrât un garçon italien ? Celui-là était un grand garçon roux et pâle, l'œil bleuâtre.

—Oui, fit Louise de Farges, c'est cela, une bavarroise ! J'ai en légèrement froid en sortant de l'Opéra.

—Au chocolat ?

—Non, au lait !

—Et vous, monsieur ? demanda le garçon à Solignac.

—Au chocolat, dit le colonel machinalement.

La *bavarroise* était alors fort goûtée, et, comme tant d'autres modes parisiennes, celle-ci venait de l'étranger. Les princes de Bavière visitaient Paris, vers la fin du dix-huitième siècle, étaient entrés au café Procope, un beau soir, et avaient demandé du thé servi non dans de la porcelaine, mais dans des carafes de cristal, et au lieu de sucre dans ce thé, du sirop de capillaire. Le succès parut bizarre, mais curieux. On le baptisa du nom des princes bavarois ; la *bavarroise* fit fureur. Puis on remplaça le sirop par du café ou du chocolat et, le premier, une boisson de plus ! Le mariage du prince Eugène de Beauharnais avec une princesse bavaroise fournit aux beaux esprits qui, comme Désaugiers, cultivaient alors le calembour, l'occasion d'une plaisanterie. Le prince Eugène était comme Joséphine sa mère, qui avait constamment un petit mouchoir de dentelle à la bouche pour dissimuler ses dents. Aussi se mit-on à répéter : "Le prince serait le plus bel officier de l'armée si ses dents ne tombaient point. Mais on n'a pas besoin de dents pour *prendre une Bavaroise !*"

Le garçon italien, s'était éloigné. Pour passer des salons à l'office, il fallait traverser un couloir assez long, et à peine s'y était-il engagé qu'il se trouva face à face avec un homme de haute taille, la moitrine large, qui le saisit au poignet en l'appelant par son nom :

—Saverio !

Le garçon tressaillit et s'arrêta court.

—Vous ne connaissez? balbutia-t-il.

—Parfaitement, répondit l'autre. Tu te nommes Luigi Saverio ; tu étais sergent au 14e de ligne, tu as disparu, déserté, après avoir emporté plusieurs objets, bourses ou montres appartenant à des camarades, et cela pour suivre et pour payer une femme, Adeline Gautier, que tu aimais et qui est morte....

—Mon mauvais génie, fit Saverio.

—Bon ou mauvais, peu importe. Ce qui est certain, c'est que je te croyais retourné à Chiari, ton pays, et que je suis étonné de te rencontrer à Paris, chez Frascati ! Tu ne crains donc pas qu'un ancien camarade du 14e te reconnaisse et te dénonce ?

—Les soldats viennent fort peu ici, dit Saverio, sans essayer de nier et stupéfait de se voir si bien connu.

—Les soldats non, mais les officiers ! Allons, regarde-moi et reconnais-moi à ton tour !

—C'est inutile, je vous ai reconnu, capitaine Ciampi, dit Luigi Saverio en baissant la tête.

—Eh bien ! dit Ciampi, choisis rapidement entre les deux alternatives que je vais t'offrir..... Comment te fais-tu appeler ici ?

—Vittorio Mariani.

—On te voit dépouillé de ce nom de Mariani et de l'existence condamnée sous ton véritable nom de Saverio, ou de gagner cent napoléons que voici en deux rouleaux !

Le jeu venait sans doute d'être clément à Agostino, et il tenait dans sa main les deux rouleaux que Saverio regardait avec une expression d'incrédulité et d'effroi.

—Cent napoléons !... deux mille francs ! bégaya le garçon. Mais....

—Il prévoyait quelque condition terrible, impossible ou dangereuse.

—Allons, hâte-toi, dit Ciampi. Ces garçons qui passent et repassent peuvent nous écouter et, là-bas, *ils* t'attendent !

La façon dont Agostino avait prononcé ce *ils* fit deviner à Saverio qu'il s'agissait des clients qu'il devait servir.

—Eh, demanda-t-il en ne quittant point Ciampi du regard, que faut-il faire ?

—Me laisser verser dans le verre que voici une boîte celui des deux hommes qui est là-bas une goutte du flacon que voici.

—*Diavolo !* fit le garçon en devenant très pâle et en regardant Agostino.

Le capitaine montrait d'une main les rouleaux d'or et de l'autre une fiole minuscule, taillée à facettes, et emplie d'un liquide incolore, d'apparence en vérité fort innocente.

Il était donc si difficile de choisir ? dit-il brusquement. Ou deux mille francs et l'indépendance ou une dénonciation vingt minutes après ? Vous cédé la possibilité pour toi de rejoindre Chiari et d'y vivre honnêtement, de fuire le conseil de guerre. On deux mille francs et la fuite. Eh bien ?

—Mais dit Saverio, c'est que *cela* (il montrait la petite fiole)..... c'est du poison !

—Peut-être ! répondit le jeune seul le goutte dans le breuvage de ces deux Allons, Luigi Saverio !

—Oh ! pas ce nom ! jamais ce nom !

—C'est en effet celui d'un déserteur.... veux-tu donc, veux-tu que je le prononce tout haut ?

—Et si, moi dénoncé, fit Luigi Saverio, je disais, tout haut aussi, ce que vous m'avez proposé ?

Agostino haussa les épaules.

—Qui te croirait ? Entre un soldat déserteur et son officier, un juge hésiterait-il un seul instant ?

—Allons donc, triple niais, ajouta Ciampi, qui te dit que c'est du poison ? Et pourquoi cherches-tu à savoir ce que je veux faire ? Prends ce que je t'offre, laisse-moi agir comme je l'entends et ne t'inquiète pas de ce que le diable pense !

—Ah ! misère ! s'écria Saverio, je disais tout à l'heure qu'Adeline Gautier avait été mon mauvais génie. Mais maintenant....

Il regardait avec des yeux enfiévrés les deux rouleaux que Ciampi lui tendait toujours et ses mains s'avançaient, d'un mouvement instinctif, convulsivement agitées par le prurit de l'or, vers ces rouleaux qui représentaient, qui matérialisaient pour lui la liberté, un commencement de fortune, la vie paisible en Italie !

—Maintenant, fit Agostino, ironique, le mauvais génie, c'est moi ! Peste ! Où trouverais-tu beaucoup de mauvais génies qui apportent de l'argent à ceux qui en manquent ?

Saverio le regarda une dernière fois avec une expression sinistre, résolue, en homme qui va tout risquer, tout accepter, tout braver.

—Eh bien ! fit Agostino.

—Donnez ! répondit Saverio brusquement.

Les prunelles jannâtres de Ciampi lançaient de véritables éclairs pleins d'une haine prête à s'assouvir.

Cependant, Florival de Saint-Clair, tout en dégustant son biscuit aux amandes, faisait tout son bonheur à Mme de Berruis et à la comtesse de Farges que le garçon était terriblement long à servir les bavaroises.

Solignac s'inquiétait bien peu du retard. Il se sentait pénétré d'une joie profonde. Les mélodies de Spontini revenaient lui murmurer encore les paroles d'amour tout à l'heure entendues. Et puis Louise était là, près de lui !

Il ressemblait à quelqu'un qui verrait un songe prendre corps et devenir réalité. Le colonel, assis en face des deux femmes, était placé à côté de Florival, de façon à ce que rien de ce qui se passait dans le salon ne pouvait lui échapper. Adossé à la muraille, il embrassait d'un coup d'œil la pièce tout entière et apercevait même la perspective des salons voisins.

Mme de Berruis et la petite comtesse, au contraire ne pouvaient examiner la salle qu'en se retournant et ne voyaient même rien de ce qui se réfléchissait dans les hautes glaces, d'ailleurs assez éloignées d'elles.

Avec un instinct de soldat de grand'garde et qui rôdoute un piège, Solignac interrogeait les mouvements du salon, les allées et les venues dans la salle voisine, et il gardait la persuasion profonde qu'Agostino ne s'était pas éloigné.

Il est des heures où l'on sent près de soi l'ennemi invisible. Une sorte de magnétisme indéniable vous avertit que le danger est là.

Solignac demeurait silencieux, tandis que Florival, la baronne et Louise, un peu distraite, causaient de choses insignifiantes, et il se laissait aller à ses songeries, lorsque, cette fois, il aperçut non plus Agostino, mais Andréina, pesant, comme une apparition, dans le salon voisin, Andréina pâle, les yeux ardents, et qui, mordillant un bouquet de roses, se montra au seuil du salon, tourna son visage livide vers le colonel, lui jeta un regard étrange et disparut.

—Le sceur après le frère ! se dit Solignac, et, plus certain encore de la proximité d'un péril, il attendit que le danger eût pris une forme et un nom.

Au bout d'un moment, il vit arriver le garçon, la joue livide et, lorsque cet homme posa sur la table le plateau qui portait les deux carafes qui contenaient les bavaroises, le colonel remarqua que les mains de l'Italien tremblaient.

Il leva ses yeux bleus sur Luigi Saverio et le garçon abaissa ses paupières sur ses prunelles comme si le regard de Solignac eût pénétré sa pensée.

Les bavaroises, légèrement fumantes, semblaient attendre qu'on les versât dans les verres. Florival, toujours à l'affût des images poétiques, comparait la bavaroise au lait à quelque élégante beauté d'Ouriri-Ba à la peau laiteuse, et la bavaroise au chocolat à une Africaine séduisante comme ces princesses fleuriques autrefois adorées des paladins Croisés.

Solignac laissa tomber dans un verre le liquide crémeux et versa ensuite le chocolat qu'il tourna machinalement du bout d'une cuiller.

—Cela est à l'air un peu chaud, dit Louise, en penchant à demi son joli visage sur cette vapeur laiteuse qui montait du verre aux trois quarts rempli.

En ce moment Solignac tressaillit de nouveau. Andréina, que ni Louise ni Mme de Berruis ne pouvaient apercevoir, entrait dans le salon, et d'un pas ferme mais machinal, elle semblait se diriger tout droit vers la table devant laquelle le colonel était assis.

Derrière elle, aussi pâle qu'elle, semblait-il un spectre, Agostino parut et disparut, comme un fantôme qui se montre et s'efface.

—Il se joue autour de nous quelque terrible drame caché, pensa Solignac.

Les yeux d'Andréina ne regardaient point le colonel ; ils étaient fixes et comme braqués sur les deux verres fumants que Saverio venait d'apporter.

Le colonel, à son tour, regarda ces verres et sembla, en quelque sorte à travers l'espace, la pensée même de cette femme.

Evidemment, les bavaroises absorbaient la préoccupation tout entière d'Andréina. Mais pourquoi ?

Solignac étendit la main vers son verre et l'y retira aussitôt. Andréina, qui s'était subitement arrêtée sur le seuil, debout au milieu du salon, rapprocher ses mains l'une contre l'autre et lui adresser de loin un geste suppliant, avec un regard éperdu.

—Qu'est-ce à dire ? se demanda le soldat.

Il comprenait à demi qu'Andréina l'implorait, et il jeta, rétive silencieusement, comme dans un livre ouvert, l'expression de soulagement, succédant à l'angoisse, sur le visage de l'Italienne, lorsque sa main retombant sur la table, il laissa le verre loin de lui.

Alors un rayon joyeux brilla dans les yeux d'Andréina.

—Le danger serait-il là ? se dit Solignac.

Toute cette scène muette et pleine de sous-entendus tragiques avait échappé à Louise de Farges, qui ne pouvait apercevoir Andréina, et à Florival, assis à côté de Solignac, mais qui, lui, ne voyait, dans tout le salon, que les jolis yeux noirs de la petite comtesse.

Louise regardait, avec un sourire d'enfant capricieuse, les deux carafes à demi vides, et étendant tout à coup la main vers le verre que le colonel allait, un moment auparavant saisir :

—Je me suis trompée, dit-elle en faisant une légère moue. C'est la bavaroise au chocolat que je préfère. Voulez-vous me permettre de prendre, comme le boisson de cet ami ?

Et elle prit entre ses doigts le verre de cristal qui contenait le breuvage destiné à Solignac.

Le colonel regardait toujours Andréina.

Il vit, cette fois encore, une transformation complète et profonde s'opérer dans les traits de Mlle d'Olona, et à la terreur qui avait succédé chez elle une chose joyeuse, indéfinissable, un frémissement soudaine, inattendue, un frémissement farouche qui ressemblait à quelque sinistre espoir.

—Ah ! se dit Solignac, je comprends, le Ciampi a fait encore son œuvre !

Saverio avait cédé en effet. Tandis qu'il glissait dans la main les rouleaux promis, Agostino avait versé dans une des deux petites carafes que portait Luigi—dans la bavaroise au chocolat—quelques gouttes du flacon taillé à facettes que tout à l'heure le marquis tournait entre ses doigts.

—C'est bien cette bavaroise qu'il demande ! avait dit Ciampi.

Saverio, sans voix, le gosier serré, n'avait répondu que par un signe de tête.

—Ne le trompe pas, entront !

Le garçon, coulant dans une des poches de son vêtement les rouleaux d'or, était parti brusquement, sans répondre, affolé, mais se disant qu'après tout la possibilité de fuir Paris et ses conseils de guerre, de regagner Chiari et de posséder cent napoléons valait bien une minute d'obéissance.

—Et cet enfant, se disait Agostino en regardant Saverio s'éloignant, le beau Solignac ne guérira pas !

Il sentit tout à coup une main se poser sur son épaule ; il bondit en se retournant et aperçut Andréina qui lui disait tout bas, comme elle l'eût frappé d'un couteau :

—J'ai tout vu ! Je te suivais et je te pleais !

—Andréina ! fit Ciampi.

—Elle répondit par un geste qui signifiait : "Nous n'avons point le temps de discuter", et alla s'élanca du côté des salons, sur les pas de Saverio, en lançant à son frère ces mots ironiques :

—Il y a quelqu'un qui veille sur Henri de Solignac, l'oublies-tu donc ? C'est Andréina, entends-tu, marquis d'Olona !

Qu'allait-elle faire ? Evidemment tout compromettre. Le marquis eut un mouvement de rage ; il frappa du pied et se tordit les mains avec colère. Andréina allait empêcher Solignac de boire le poison ! Solignac perdu était encore une fois sauvé !

—Misérable folle avec son amour ! murmura Ciampi.

Il voulut la suivre, l'empêcher d'arriver jusqu'à Solignac, l'entraîner hors de ces salles et de ce jardin, tandis que le poison verséferait son œuvre, lente d'ailleurs, non pas foudroyante, mais sûre. Qui certes, il pouvait contraindre Andréina à s'éloigner, mais tout bruit chez Frascati était un péril. On accourrait, on demanderait la cause d'un tel scandale. C'était volontairement se perdre. Mieux valait encore laisser Andréina se précipiter vers Solignac, en espérant qu'elle n'arriverait pas à temps et que le poison serait absorbé.

C'est ainsi qu'après avoir suivi sa sœur, Agostino—que Solignac apercevait alors pour la seconde fois—s'était perdu dans la foule, regagnant le jardin, passant, à travers les salons pleins de lumière avec une frioleur affectée ou se demandant si Napolitain superstitieux qu'il était !—il son rival allait succomber.

Comptant alors et recomptant les habitudes de Frascati assis devant la table :

—Si leur nombre est un nombre impair, se disait-il, c'est que Solignac mourra !

En arrivant au seuil du nouveau salon, Agostino fit claquer violemment son index contre son pouce :

—Nombre pair ! fit-il avec colère. Est-ce qu'Andréina lui a tout dit ?

Andréina était certes décidée, en allant droit vers le colonel, à lui dire, fût-ce tout haut, qu'il fallait jeter loin de lui la bavaroise qu'on lui avait servie. Peu lui importait que la comtesse de Farges fut-là. A-t-on à se préoccuper d'une blessure d'amour-propre ou d'une faute de convenance lorsque la vie d'un homme est en jeu ?

A continuer.

VAPEURS.

LA COTE DU LAC.

Pour l'hiver.

Steamer de la malle des Etats-Unis.
Entre Mandeville et la Nlle-Orléans.

Passage $1 10 chaque voyage, y compris le trajet du chemin de fer.

Pour Mandeville, Louisburg, Madisonville et Covington.

Le beau steamer,

CAMELLIA,

Transportant la malle des Etats-Unis, en marchant et à basse pression,

capitaine Wm. Hannover,

partira, ainsi qu'il est dit ci-dessus, le LUNDI et le JEUDI, à l'arrivée du train de dix heures du matin : le MARDI et le SAMEDI, à l'arrivée du train de 4 heures de l'après-midi.

Le LUNDI et le JEUDI, il ira jusqu'au "Old-Landing", sur la rivière Tchefuncta, pour Covington. RETOUR : il quittera "Old Landing" le MARDI et le VENDREDI, à 6 heures du matin ; Madisonville, le LUNDI et le JEUDI matin.

Le service se fera régulièrement, à moins de mauvais temps ou de basses eaux.

Il y a un restaurant à bord du steamer.

C. M. SORIA,
Agent.

22 avril75—1an Au No 30 de la rue de l'Union.

Paquebot de la malle, pour Vicksburg.

Départs les SAMEDIS, à 5 h. P. M.

Pour Vicksburg, Davis' Bend, Natchez et tous les débarcadères intermédiaires.

Le bateau à vapeur

NATCHEZ,

T. P. Leathers, capitaine,
F. Muse, commis.

Se faisant à Vicksburg à la ligne Parfaite pour les rivières Yallabusha, et à la ligne Anchor pour Memphis, Cairo et St-Louis.

Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à

HITZ & CARLIN,
No 117 Commune et
No 3, de la rue Tchoupitoulas.

Nouvelle-Orléans et Grand-Ecore Packet.

Pour Port de Rassey, Barbin, Normam, Alexandrie, la Rivière Grand Ecore ainsi que tous les débarcadères intermédiaires, le bateau à vapeur

R. SINNOTT, capitaine; GEO. C. HAMILTON, sous

Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à

N. M. CARTER, 22 rue du Camp,
HITZ & CARLIN, 117 rue Tchoupitoulas,
BRITTON & EPPLER, 76 rue Commune,
ADAMS & WORK, 9 Commercial Place.

2 fév.—6f

Paquebot semi-hebdomadaire, régulier de Baton-Rouge, Plaquemine et la Côte.

Le bateau à vapeur

ALEXANDER TAYLOR,

Capitaine Allen Junell, M. Kenelson, commis, partira de la Nouvelle-Orléans tous les MERCREDIS, à 4 heures P. M. et tous les SAMEDIS, à 5 heures P. M. Retour ; il partira de Baton-Rouge tous les LUNDIS et tous les DIMANCHES 6f.

Ce bateau prendra du frêt à un tarif aussi bas que n'importe quel bateau sur cette ligne.

12 mai—

Paquebot de la Nlle-Orléans, de la côte et de Baton-Rouge.

Départ les LUNDIS, à 5 heures P. M. et VENDREDIS, à 10 h. A. M.

Le nouveau bateau à vapeur

E. L. HODGE,

Capitaine JAS. McMORRY,

Il descend tous les DIMANCHES et MERCREDIS le jour. Pour frêt ou passage, s'adresser à bordon à

E. C. MELANSON,
No 2 de la rue du Canal.

22juil—2m

Pour la Côte et le Bayou Lafourche jusqu'à Thibodaux.

Deux voyages par semaine.

Jours de départ, tous les SAMEDIS à 5 P. M. et tous les MERCREDIS à midi.

Le bon bateau à vapeur

ST. JOHN,

F. BERGERON, Capitaine,
J. C. BERGERON, Commis.

Voyage de retour, tous les LUNDIS et VENDREDIS.

Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à

E. C. MELANSON,
No 2 de la rue Conti.

CHANGEMENT DE JOURS.

Paquebot régulier du Bayou Lafourche.

Le nouveau bateau

ROBT. YOUNG,

U. D. Thibodaux, Capitaine.

Partira de la Nlle-Orléans, tous les LUNDIS et JEUDIS à 5 heures P. M.

Retour.—Part de Thibodaux tous les MERCREDIS et SAMEDIS à 8 heures A. M.

Le JEUDI le bateau ira jusqu'à Lockport.

13 nov—6f

Paquebot de la Côte et de Lafourche, jusqu'à Thibodaux-ville.

Deux fois la semaine. Vendredis et Lafourche.

Le bateau à vapeur

HENRY TETE,

Capitaine Jos. Aucoin,
M. E. Landry, commis.

Départ de la Nouvelle-Orléans, tous les LUNDIS à 5 P. M. et tous les VENDREDIS à 10 A. M.

Retour : il partira de Donaldsonville les MERCREDIS et DIMANCHES matin. Il descendra la côte le jour.

Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à

E. RIVET et P. CHARLET,
8 rue Conti.

15 juillet—1an

Pour la Côte au-dessus de la ville.

La Nouvelle-Orléans, la côte et le débarcadère du Couvent et le Bayou Gauche, Saint New Mill.—Trois fois par semaine.—Le bateau à vapeur

MARY IDA,

Capitaine J. A. Ritz, commis R. M. Valette.

Partira de la Nouvelle-Orléans, tous les MARDIS, JEUDIS et SAMEDIS à 10 heures du matin. Il sera de retour les MERCREDIS, VENDREDIS et DIMANCHES pendant le jour.

Pour frêt ou passage, s'adresser à bord ou à

W. J. COMADX, 20 rue Conti.

5mai—6f

BANQUENIONNAIS DE LA NLLE-ORLEANS.

A la clôture des affaires du 2 octobre 1874.

RESSOURCES

Prêts et escomptes	$33,945 83
Tiré en sus	1,427 00
Rente des E. U. pour garantir la circulation	200,000 00
Autres actions, Bons et hypothèques	2,800 00
Dû par des agents de change et de réserve	8,277 88
Dû par des banques nationales	8,895 81
Dû par des banques et des banquiers d'Etat	851 07
Propriétés foncières, mobilier et installations	10,000 00
Dépenses courantes et taxes payées	6,146 18
Primes payées sur bons des E. U.	24,000 00
Chèques et autres items en souffrance	290 40
Echanges pour le Clearing-House	80,095 81
Billets d'autres banques nationales	10,277 00
Petite monnaie y compris les nickels	905 06
Espèces	944 18
Billets Legal Tender	9,000 00
Cinq pour cent, fonds de rachat	9,00 00
Total	$714,923 81

PASSIF

Capital payé	$200,000 0
Surplus	1,000
Autres profits non partagés	2,808 44
Billets de la Banque nationale en circulation	178,220
Dépôts individuels	253,227 97
Certificats de dépôts payables sur demande	3,8 0 40
Certificats de dépôts à terme (time)	3,000 00
Dû à d'autres banques nationales	856 27
Dû à des banques et à des banquiers de l'Etat	3,788 88
Total	$714,923 01